

Un jeune qui promet; un Belge venu de Californie; un peintre de la musique; un sculpteur débridé; un visionnaire volcanique; un coloriste extravagant; un modeleur cocasse; un manipulateur de bombes...

Bernard Talmazan est né à Liège en 1966. C'est sa première exposition. Licencié en histoire de l'art, il suivit les cours de gravure de Maggy Willemssen qui encouragea son jeune talent et ceux aussi, en peinture, de Jean Dechêne et Adelin Guyot.

L'artiste n'a pas la honte de ses maîtres et on le devine bien cloigné des ruptures brutales avec le passé qui ont plongé pas mal d'artistes dans les ténèbres d'une ignorance proche parente de la paresse.

En pénétrant dans son exposition, on a le sentiment de redécouvrir la tradition des maîtres, et l'on perçoit ici et là des références d'inspiration et de métier qui font évoquer certes Gustave Moreau, mais aussi Poussin, Le Lorrain, Velasquez et plus près de nous, Léonor Fini, dans une toile onirique «La couverture rouge» d'une étrange et séduisante lévitation.

Dans l'ensemble, le climat de Bernard Talmazan est celui de l'ancien Testament. Un triptyque de «L'Écclésiaste», d'une richesse de matière presque sacrée, ouvre au visiteur le chemin de Sodome en ruines, de la mort d'Absalon, de l'ascension d'Élie ou d'Adam et Eve découvrant le corps d'Abel. Ce ne sont que grands espaces de verdure sombre; degrés de pierre que l'on gravit et d'où l'on s'abat; eau qui coule, ruisselle, se fait torrent; feu du ciel qui déchire les nuées et fracasse les montagnes. A peine, quelques moments d'une paix inattendue dont on devine la précarité.

Il y a, dont on ne peut prononcer le nom, n'appartient pas, ni son trépanogramme YHWH, mais il est partout présent, derrière le «chaos», le Déluge ou le Paradis perdu. Il donne à l'art de Talmazan une gravité et une profondeur qui nous laissent troubles. Voilà de quoi réfléchir à un tas de choses trop souvent négligées. (Centre Rops, 9, rue Bréaumont. Jusqu'au 28 février. De 15 h à 18 h. Dimanche de 11 h à 13 h et de 15 h à 18 h.)

BELGE D'AMÉRIQUE

Installé en Californie depuis quelque vingt ans, **Christian Heckscher**, né en Belgique en 1950, est revenu de temps en temps exposer chez nous et en Europe. L'esprit de ses œuvres récentes réunies aujourd'hui à la galerie Bastien Art, ne diffère guère de celui qui animait son ensemble chez ABC en 1988. Il y avait là déjà une sorte de défi et il convenait de lire ses œuvres au deuxième degré.

L'artiste, quoi qu'il en dise, est figuratif et souvent même conventionnel. Le portrait de ses chiens est significatif à cet égard et n'est guère différent des toiles souvenirs des spécialistes de la fin du 19^e siècle. Figuratif donc, ce qui n'est pas répréhensible, mais fort habile. Paysages anglais, grands espaces américains, vues panoramiques des immenses villes industrielles, transatlantique reliant au port, aigle en vol planant dans le ciel, tout cela est plus qu'honorable et l'on pourrait ranger dès lors leur auteur parmi les bons témoins de la verte nature et des cités géantes.

Mais Christian Heckscher ne désire pas qu'on le range sur le plan d'un traditionalisme sans originalité particulière. Il use donc d'un certain nombre de petites astuces pour dynamiser ses œuvres. C'est d'abord qu'il jette dans ses ciels des petites bandelettes multicolores, qu'il marie de plus en plus, et qu'il fait courber et lumineuse d'un objet volant vite disparu, qu'il barre son œuvre d'une flèche horizontale, qu'il use d'un support en papier quadrillé apparent, qu'il lance sur ses paysages de petites projectiles, fléchettes miroitantes, toutes choses généralement discrètes mais bien présentes.

On peut donc dire que l'artiste introduit l'insolite dans le banal, dans le quotidien le plus rassurant. On a vraiment l'impression que c'est un gage qu'il donne là à ceux qui n'aiment pas tellement la peinture et dont il espère ainsi gagner la sympathie. En poussant le raisonnement à l'extrême, on peut dire que si l'on supprime toutes ces traces, toutes ces bandelettes, tous ces petits bouts de papier collé, il ne resterait que la peinture toute simple, sevrée, aérée de la carte postale. Enlèvez du paquetot «Philadelphie», la bande au bas du tableau, avec ses plumes, sa montre géante, son chevalier en armure (toutes réminiscences du monde onirique de Camille Deyne, steward attiré du surréalisme actuel), on aurait tout juste une affiche pour compagnie de navigation.

Mais tout cela, réalisé avec beaucoup d'adresse au pastel, par un artiste

convancu et bien doué, ne manquera pas de susciter l'intérêt d'un public qui n'est pas indifférent à la controverse.

(Galerie J. Bastien Art, 61, rue de la Madeleine. Jusqu'au 8 mars. Du mardi au samedi de 11 h à 18 h 30. Dimanche de 11 h à 13 h.)

MUSIQUE ET NUUITÉS

Branle-bas de combat avenue Louise, où se manifestent simultanément le peintre carolorégien **Christian Hocquet**, le sculpteur **Christian Leroy** et le compositeur-pianiste **Christian Leroy** (un autre donc). Ce dernier seulement à la soirée-événement du vernissage.

Christian Hocquet est une figure familière de la peinture wallonne. Depuis pas mal d'années déjà, il dresse des personnages de tous genres, orateurs, hommes politiques, travailleurs ou joueurs de cartes, notables respectés et piliers de cabaret, artisans et commerçants, couples amoureux ou querelleurs, toute une faune humaine dont il souligne avec bonne humeur les travers. Bien entendu, la femme a toujours eu une place importante dans son œuvre sans que cela tourne cependant à l'obsession.

Aujourd'hui, le peintre s'est épris de musique. Son ensemble est très important, très passionné et, dans le souvenir de Rubinstein, de Stravinsky, de von Karajan, il nous ouvre les portes du Conservatoire et des concerts. Ses toiles, souvent à de nombreux personnages, font apparaître les joueurs de cor, de trombone, et de tambour en même temps que les violonistes, les violoncellistes et la choriste à gorge déployée. Des compositions d'un symbolisme par moments fantastique démontrent que le peintre est pris par son sujet et emporté bien loin d'un quotidien sans passion. On appréciera la maîtrise avec laquelle est traité le thème de la musique et des musiciens et la fougue d'un peintre capable de s'élever ainsi au-dessus de lui-même.

Les sculptures (bronzes et terres cuites) de Christian Leroy sont très représentatives du talent de haute gamme d'un artiste qui sut garder la tête froide et conserver, au cœur de son œuvre, son respect pour la personne humaine même s'il lui arrive de ne pas la flatter et de nous la révéler dans toute son humilité et son primativisme. C'est un très grand artiste, qui connaît à bon droit le succès et dont «l'Orveau», soit «une coucée», «l'adolescent», est d'une exceptionnelle qualité. Un maître qui a pris sa place auprès des plus grands.

Talmazan, Heckscher, Hocquet, Leroy, Suys, Scherpereel, Pomeranc, Koor

DE L'ANCIEN TESTAMENT AUX «TAGGERS»



Talmazan: «Mort d'Absolon.»

espaces en sifflant, de tourbillons de feu. Son exposition est une préfiguration de l'Apocalypse et de la fin du monde avec une abondante collaboration du feu liquide des magmas, des cratères crachant leurs sortets et de spirales en ignition tournoyant de façon vertigineuse. Toutes ces visions défilent l'immobilité du tableau et nous donnent l'impression de pulsions cosmiques d'une agression vité destructrice bien réelle.

Jean-François Suys tire des analogies de ces réalités sidérales et évoque les ivresses de l'amour, les déchirements de l'esprit et les psychoses qui viennent à naître de ces illuminations infernales. Son langage est vigoureux, sa palette pléthorique, son écriture d'un rythme et d'une assurance obsédants.

(Galerie Huys, 21, rue Uytendhoeve, 1090. Jusqu'au 8 mars. De 14 h 30 à 18 h 30. Sauf dimanche et lundi.)

KERMESSE COLORÉE

Peintures à l'huile, peintures sur soie, gravures incisives, telles sont les choses que présente Koen Scher-

perel (né à Bruges en 1991). Son personnage hors cadre qui a l'air de sortir d'un roman d'Hugo Claus et dont le pouvoir de création est aussi saugrenu que discipliné. L'artiste est coloriste exceptionnel et tout son œuvre est marquée d'un goût très sûr dans ses choix chromatiques. Le rouge, le jaune, l'orange, le vert, le mauve sont à l'honneur, dans toute leur agressive pureté et toute leur exposition apparaît, quand on y pénètre, comme un lieu magique rempli de richesses inattendues.

Dessinateur éprouvé (ses estampes en font foi), l'artiste multiplie les formes souvent indéfinissables et les plus extravagantes pour susciter un climat de fantastique droïtique et moyenâgeux à la flamande. Mais tout son savoir, qui n'est pas mince, trouve son emploi dans ses toiles et ses carrés de soie. Les personnages naissent sous sa main avec une économie facilité. Ce sont de droles de bonshommes et de bonnes femmes mêlés en des rencontres assez tumultueuses avec des chiens tous cruds dehors, parfois montés sur caméléon, du désir embarrasé de roulettes, des loups, des oiseaux

bizarres, des crocodiles, des flammes, des écailles, des dragons aux pattes rouges, des monstres d'allure asiatique. Ce ne sont que provocations, luites éperdues, tenaillages de craniat, visages égarés ou s'altère, ni sa bonne humeur ne s'assombrit. Cet artiste qui connaît ses limites prend cependant l'art très au sérieux et même sa carrière avec beaucoup de dignité.

(de Carnière Art Gallery, 30, avenue Jeanne. Jusqu'au 29 février. Du mardi au samedi de 14 h à 19 h. Dimanche de 11 h à 15 h.)

UNE BOMBE CHASSE L'AUTRE

«L'homme qui rit» est une nouvelle galerie qui vient de s'ouvrir place des Barricades et qui fut habitée jadis par Victor Hugo lors de son exil bruxellois.

Le tenancier est en Louis d'Hautes, venu de Paris, qui a mis ses cimaises à la disposition d'un jeune New-Yorkais, Koor, de son vrai nom Charles Hargrove, qui se manifesta déjà chez nous en peignant à la bombe sur les pavés de la grande place un bateau symbolisant l'Europe et en réalisant une fresque de 10 m x 3 pour le «Mirano» bien connu des noctambules.

Koor est donc un «tagger», issu des décorateurs pirates de rames de métro, des palissades et des urinoirs Enfants terribles de la gaminerie et du vandalisme dont le papa posthume est le pauvre Keith Haring.

Les marchands, toujours à l'affût de phénomènes nouveaux, firent entrer ces «bombers» dans leurs galeries et les collectionneurs, ne sachant que faire de leur argent, les accueillirent dans leurs appartements. Ainsi la marginalité capitale fut-elle accordée sans châtis, ni encadrement, au-dessus des pianos à queue blancs. Koor est un produit typique du South Bronx et il est porté par un futurisme symbolique qui lui fait mettre en scène navigateurs du cosmos, plumes d'étoiles, astronefs de toutes espèces s'entre-croisant à des vitesses supersoniques, s'évitant de justesse (pas toujours), pour plonger dans les perspectives infinies.

Tout cela est joyeux, trépidant, d'une invention puérile et exubérante, ou les éclatements lumineux, comme des feux d'artifice en plein jour, répandent partout une poussière d'or et des particules de couleurs légères comme des plumes. Quelques machines-robots, cocasses et sophistiquées, complètent un ensemble futuriste qui risque d'être bientôt démodé.

(Galerie «L'Homme qui rit», 4, place des Barricades. Jusqu'au 29 février. Tél.: 218.63.67.)

Stéphane REY